



Entre deux

Aurores.

René MONAMI

*Entre deux
aurores*

René MONAMI

Du même auteur :

Tourmente, 1995, éd. Lamy.

Le parfum de l'absurdité, 1997, imprimerie Lefranc.

La main du démiurge, 2002.

Illustrations :

Philippe GELDREICH

Imprimé au 2^{ème} Trimestre 200

Sommaire

Remerciements	Page 5
Préface	Page 6
Préambule	Page 13
Frontière des mots	Page 16
Aurore	Page 25
Funambule	Page 35
Postface	Page 39

Remerciements

Mes remerciements vont à ceux qui m'entourent au quotidien par le voile de leurs sourires et de leurs encouragements, mes remerciements vont à ceux qui m'ont accompagné dans ces textes, chacun à leur manière, contribuant à l'élaboration et à la formalisation de ce recueil, qu'ils trouvent dans ces mots mes sincères remerciements et ma profonde gratitude...

Humblement à vous.

René

Préface

C'est toujours un immense honneur pour moi, quand mon ami René (jeu de mots facile...) me demande de lui scribouiller une préface.

On me demanderait d'écrire un sermon chrétien, un discours syndicaliste, une lettre d'amour, une critique littéraire... Je m'y collerai également, avec la même totale incompetence avec laquelle je vais écrire cette préface. J'aime écrire, mais cela n'engage que moi, mon ignorance du monde est telle que je ne peux parler que de moi, comme tout bon suffisant, pédant et nombriliste que je suis. Et pire, (cher lecteur, il est peut-être temps de sauter la préface), mon style est tordu, cahoteux, scabreux, pénible, sombre et hermétique (même pour moi). C'est ma façon d'écrire : je griffonne la liste de courses, le remboursement de sécu, un prospectus pour des ravalements, tapote sur mon ordinateur portable et je laisse venir, je laisse remonter du plus profond de moi, ces mots, pensées, ressentis... Le résultat est pour cela ésotérique...

Il est le reflexe déclenché par le moindre stimulus, et ce jour, le mot catalyseur est : funambule.

N'étant ni philosophe, ni poète, ni psychologue, ni penseur humaniste tout le contraire du sage René, je lui demande d'avance pardon et indulgence.

Funambule...

Ouvrons le grimoire des métaphores...

Au-delà du personnage gigotant sur son fil, que mon âme d'enfant craint toujours de retrouver par terre, il y a un rêve, un texte, une progression...

Un rêve évoqué par une fée... Qu'une fée raconte ses rêves à un humain n'est pas une chose commune, leurs deux mondes étant séparés d'au moins un océan, mais surtout la révélation d'un rêve, ouvrage de métaphores, initiateur de réflexion...

Un monde sous une neige immaculée, un abime sans fond à franchir, un but salvateur de l'autre coté.

Une imposante symbolique...

Puis ce rêve, par la magie de la synchronicité, m'a conduit à un texte de Nietzsche, cher aux pensées de René, un texte sur un danseur de corde... Et là, attention la comparaison n'est pas heureuse, découverte que ce texte est *tordu, cahoteux, scabreux, pénible, sombre et hermétique (même pour René)*. Mais révélateur...

Alors les mots remontent des profondeurs insondables de mon âme, de mon inconscient et dans une funeste

allégorie, métaphorisent une existence, une progression, peut-être la mienne, mais toutes ressemblances avec des personnages ou des faits ayant existé seraient purement fortuites...

Marcher, avancer... C'est une obligation, le temps nous y oblige, il nous laisse libre sur le chemin à prendre, mais la direction est imposée et la destination finale, la même pour tous : la mort.

Un temps en bateau sur le fleuve de la vie, un temps rebelle sur un îlot mouvant en gardien de phare... Rarement sur les chemins (trop de monde), souvent dans les broussailles, dans la forêt, et généralement égaré... Je n'apprécie guère ce temps, qui se joue empereur divin, transformant les pierres du chemin en charbon ardent quand je traîne la patte. Toujours mes vêtements de pluie sombres, toujours mes yeux humides, je trimbale ma tempête, comme une malédiction et les gens s'écartent sur mon passage évitant une contamination potentielle.

Dans cette grisaille, pourtant, un ange gardien tire quelques vieilles ficelles et de temps à autre, m'envoie un message afin de progresser dans mon éveil. Au phare, j'ai eu l'aide d'une sirène, dans la forêt d'une fée, muses légendaires... Chemin faisant, le nez en l'air et dans les étoiles, je suis arrivé au bord d'un abîme, immense

cicatrice incontournable. Bien sûr, à force de ne pas suivre le troupeau, j'avais raté le pont ou le détour tranquille. Le temps s'impatientait et commençait à flamber la forêt que je venais de traverser, il n'y avait qu'une issue : une corde tendue au-dessus du néant...

Mais je n'étais pas funambule.

Il y avait toujours la possibilité de sauter dans le vide, solution radicale mais irréversible, or l'homme a peur de la mort, il prend toujours toutes les précautions, parfois les plus insensées, pour se maintenir en vie. Cependant autre chose me poussa vers le fil...

J'avais déjà jadis franchi une telle faille.

Situation oubliée, enfouie dans ma mémoire pour m'ôter de cette douleur, elle réapparaissait comme ces cellules qui se souviennent du mal, ces lymphocytes B qui s'éveillent au bon moment pour enclencher la mécanique efficace, du passage au travers de la souffrance...

Se lancer n'est pas le plus difficile ; c'est après dix pas, que l'on se rend compte que le temps chauffe à blanc le filin métallique derrière nous, empêchant tout retour vers la falaise, vers le sol dur et stable, la progression ne peut se faire qu'à sens unique. Alors vient la griserie, le sentiment de puissance, si je vais au bout, si je m'en sors, je serai différent, meilleur, supérieur... Est-ce ainsi que

cela s'était déjà produit ? Où sont mes souvenirs des états antérieurs ?

Puis vient l'angoisse comme l'avancée progressive au cœur de l'océan : j'étais loin, de plus en plus au milieu de nulle part. Qu'y avait-il sous mes pieds ? Le vide, le néant, la mort... Je tentais de me rassurer en regardant autour de moi, d'autres fourmis avançaient sur leur fil, certaines trébuchaient, certaines se raccrochaient de manière acrobatique, certaines tombaient, par peur, par excès de souffrance. La conscience de cette folie comme perte d'équilibre... J'avais oublié mes vêtements, incommodants pour cet exercice. J'avais oublié la tempête.

Mais pas elle...

Une fois encore le souvenir apaisa la prime terreur, enclenchant les bons réflexes : je me cambrais face au vent, anticipais les rafales, reprenais souffle dans les pauses, et perdais pied quand l'ouragan déchainé revenait par surprise.

Et la douleur se raviva et tout mon corps s'en souvint.

Accroché de justesse par deux doigts, suspendu au-dessus du néant, il me fallait remonter ou sombrer. Je sentais le temps avancer inexorablement, chauffant progressivement le filin et ma peau cloquait et mes muscles se déchiraient pour que je puisse reprendre pied,

reprendre pied sur un fil mouvant, et la douleur hurlait torturant mon âme.

A quoi bon... Il serait si bon de tout lâcher...

Mais je remontais toujours, car l'ange protecteur soufflait sur les ailes de la fée, alliée fondamentale : elle ne pouvait m'aider physiquement, mais sa présence, sa pensée, et ma foi en son monde merveilleux me donnait cette force que j'ignorais contenir ?

Douce fée... Certains lui donnent des noms étranges comme Jésus, Allah ou Bouddha.

« Ta pensée crée le monde » disait ce dernier, *et ceux qui y vivent...* Quitte à créer, autant que cela soit beau, je préfère la poésie elfique d'une Gwenhwyfar ou d'une Eldarwen.

Je sentais parfois durant cette progression, d'étranges regards, des yeux proches, comme une illusion, des yeux rieurs, moqueurs, emplis d'incompréhension pour cet énergumène qui se contorsionnait sur le chemin, mimant grotesquement un funambule sur un fil, hallucinant, parlant au courant d'air...

Doute parfois dans la réalité...

L'atteinte de l'autre rive était toujours sans joie, bien souvent dans le mutisme absolu : le corps douloureux, la pensée troublée, l'âme ravagée...

Et le regard en arrière enfonçait le clou psychique, car d'abîme il n'y avait plus de trace, juste un étroit et discret chemin tracé dans le maquis...

Comme ce souvenir de phare que je quittais, lorsque je croyais défier le temps sur un ilot retreint, qui dérivait... Lorsque je m'isolais dans ce monde iodé, onirique... Lorsque l'océan disparut, comme l'abîme, pour laisser place au sol rocailleur, au temps qui compactait l'air et me poussait pour me forcer à avancer ou qui me proposait un cheval noir comme monture, animal psychopompe, pour aller d'un meilleur pas vers l'aube de ma vie.

La mort du funambule n'est pas forcément sous ses pieds, mais toujours par-delà l'extrémité de son fil.

AUDRY Laurent

Préambule

Une page vient de se tourner entre deux aurores comme une époque qui trouve ses fruits mûrs à la lueur du silence. De ce silence est né l'entre-deux, un espace étrange qui ouvre la voie à la créativité. Alors j'ai repris les mots pour qu'ils me guident dans l'entre-deux, sur ce chemin sinueux et désert mais ô combien riche de rencontres.

Est-il possible de naître à nouveau ? Est-il possible de n'être nulle part, peut-être entre-deux, entre-deux êtres, entre-deux mondes, à l'endroit où l'espace devient multiple, du moins rempli de possibles. Les mots tracent cette route, comblent l'entre-deux, dessinent des formes, des êtres, des plans, des courbes, des lettres, des mots à la recherche de mots, des émotions en devenir, pour ouvrir les portes de l'entre-deux, là, à portée de main...

L'entre-deux est d'abord un événement qui ouvre une béance radicale dans l'être et le projette dans un autre temps et un autre espace. C'est un lieu aussi terrible que magique et pourtant il devient le lieu d'un possible naître à nouveau. Je me souviens des troubadours,

compositeurs de vers, poètes musiciens de la fin du Moyen Age qui se joignaient aux jongleurs pour offrir un spectacle plein de magie à une cour en admiration. Artistes itinérants, ils voyageaient dans le pays, emportant leurs pensées, leur créativité, colportant des nouvelles, transformant leurs pensées par de multiples rencontres, médiateurs entre des êtres et des modes, toujours sur le fil du chemin entre-deux lieux, dans cet espace de l'entre-deux où il faut créer pour lier, où il faut tisser cette route de symboles, d'imaginaire mais aussi de réalité qui ancre la pensée dans une consistance à toucher du doigt.

L'entre-deux est aussi cet espace où se tient le funambule, sur un fil, sur cette « corde tendue entre l'animal et le surhumain, une corde par-dessus un abîme » disait Nietzsche dans *Zarathoustra*, sur ce fil de l'écriture, « par delà l'homme et le temps », sur ce rayon de lumière que l'on nomme instant. Le funambule vit d'instant, pas après pas il gagne l'équilibre suspendu dans l'entre-deux. De ces images du passé, de ces images en devenir, naissent et renaissent perpétuellement les intensités que nous quêtions. La poésie s'inscrit dans cet ordre, à la manière d'une « Page Blanche » qui cherche une trace, la poésie se découvre au détour des courbes que nous traçons, elle renaît dans l'entre-deux, jardin des intensités, émotions à vivre qui parfument l'espace du quotidien pour ne laisser qu'une étoile qui scintille à l'aurore...

Rejoindre l'instant dans sa précision lumineuse
S'inscrire dans son rythme immobile et perpétuel
Tissé d'émotions fugaces échappées
Instant suspendu au temps et à l'éternité
Affranchi du temps pour cette éternité
Etre là totalement soi
Etre là passant
Ephémère sous une aurore...

Frontières des mots

Les mots forment un entre-deux, posés sur des pages au creux d'un livre. Entre auteur et lecteur, ils oscillent à la recherche de sens, suspendus entre la plume et le regard, les mots cherchent leurs frontières.

Les livres sont un peu comme des enfants, ils portent une histoire mais ils sont aussi une histoire... un livre est un fragment d'histoire...

Le livre est le chemin d'une rencontre avec un lecteur, un Ami de la pensée au sens philosophique du terme.

Les livres sont des amis, ils ont les mains blanches et les doigts tachetés d'encre.

Le livre est une barque entre deux mondes, entre deux lectures, entre l'écrivain et le lecteur...

Les livres nous aident à vivre, ils nous aident à mourir. Ils donnent un goût d'éternité à l'instant du Présent.

Un livre donne naissance à des centaines de paroles et à des milliers de pensées, il enfante en nous l'inattendu et la part invisible qui nous habitent.

Les livres sont ma maison, parfois je me couche sur une page et me blottis entre les lettres, dans le blanc de l'espace, au fond du lit comme dans des draps d'une pureté insoutenable. Alors, je rêve que la page ne se tournera jamais, qu'elle restera en équilibre comme un fil tendu entre la préface et l'épilogue, soutenue par la lueur d'une chandelle. Mais une page est éphémère sous les yeux du lecteur et déjà mon sommeil rencontre la nuit sous cette page tournée et rêvant entre les lignes, le livre me console de n'avoir jamais été seul.

Lire est une autre manière d'écrire.

Ecrire l'aurore, c'est tenter de puiser la lumière du matin dans le creux de nos mains et d'y croiser notre regard dans ce miroir et boire jusqu'au soir.

Ecrire, c'est entrer dans une page blanche, y laisser des traces pour ne pas se perdre, y tracer des frontières pour circonscrire son espace, y jeter des ponctuations au rythme de sa respiration. Or le temps balaie l'encre qui noircit la page et dans cette blancheur nocturne, les traces, les frontières et les ponctuations s'entremêlent

pour ne plus se distinguer les unes des autres, c'est à cette heure tardive qu'il nous faut nous chausser de blanc pour tracer les dernières lignes comme l'essence même émergeant de l'encre coulée qui a noircit la page. C'est sur cette page noire que j'écrirai mes derniers mots ou simplement tracerai une ligne blanche...

Un livre qui s'ouvre est notre oiseau intérieur qui prend son envol, un temps de liberté pour vagabonder dans la pensée, rencontrer d'autres pensées...

L'éternité vient déposer ses pages blanches à la surface du monde, des milliers de flocons, comme des livres qui racontent le temps, celui d'ailleurs, des livres qui racontent l'âme du monde par leur blancheur et leur transparence.

Quand des lettres forment un livre, c'est le croisement d'intensités qui cherchent leurs empreintes là où peut-être une conscience pourra les réveiller...

J'ai tenté d'écrire l'absence qui s'effaçait dans le blanc de la page, une neige venait recouvrir la trace qui se perdait sur la ligne, qui courait à l'infini et qui revenait éternellement. Alors j'ai voulu écrire avec le blanc de l'hiver et les mots ont gelé, immobiles ils se sont brisés au fond de la page. Puis j'ai appelé les étoiles qui, par leurs

poussières de lumière, sont venues effleurer cette absence par le reflet du blanc qui n'en finit pas d'effleurer la page...

Il y a toujours une raison pour désigner la folie
Il y a toujours des raisons pour la nommer
Comme une main qu'on a fini de tendre
A l'autre de soi-même
Un regard qu'on a condamné
Donnant sur les coulisses de l'âme
Et la raison sonne à cette porte
Pour que des signes apparaissent
La folie
Des mots pour des noms
Me sonnent à moi-même
Et il me reste une main
Pour me lire
Et finir de lire

Quelques gouttes d'encre
Dans la profondeur du blanc
Dans l'autre d'une page
Or la neige venait recouvrir
Les frontières de ma pensée
Les mots recouverts de blanc
Devenaient des collines
Sous le regard lumineux
D'une parole
L'encre venait à couler comme une source

Traçant des ponctuations à l'émotion
Mais le blanc de la page
Recouvre pudiquement la passion des mots
Et les flocons se déposent
Poursuivant leur œuvre purificatrice
Recouvrir les mots
Pour que d'autres adviennent

Suspendu à l'éternité
Le temps s'écoule
A l'image de la trace
Sur une toile
Où les frontières du désert
Effacent l'histoire
Pour que l'on se souviene
A l'ouest j'ai posé mon regard
Comme un vent de couleurs
Et des points cardinaux
Naît l'architecture du souvenir
Suspendu à cet instant
Où le temps nous souffle
Les contours des mots

Traversé par l'oubli
J'ai connu le temps
Ma main immobile
Touche le silence
Pour que les mots se perdent
En une danse fragile

L'oubli du temps
Le cri des souvenirs
Et se terrer à ne plus entendre
L'oubli me rattrape
En un silence immobile
Traversée de l'ombre
Pour oublier l'oubli

Les mots ont l'étrange frontière de notre visage
Avec les couleurs de l'émotion
Les mots dessinent la ligne de l'imaginaire
Les mots deviennent paroles
Pour devenir émotions
Avec les couleurs de notre conscience
Parole où est ta frontière
Toi qui cherches à grandir à devenir
C'est au bord des mots
Que j'ai quitté mon pays
Traversant les paroles portes ouvertes
Au bord de la pensée
Au bord de mon intimité

J'ai laissé les mots
Pour rencontrer la parole
J'ai parlé les mots
Pour découvrir le silence
Un espace plein
Pour l'être à renaître
Et dans l'absence

A paraître
La pensée s'est créée
Le silence des mots
Chante la joie de la parole
Parole à être
A inviter
A inventer

Le sable efface la toile
Lignes cartes frontières
Les pas du pinceau
Rythmés par la matière
Tremblent sous la main
Le sable efface la toile
Plans regards limites
Un filet de mer
Brise la toile
Pour dessiner les entrailles
Sans fond
D'un cadre

L'âge des frontières
Et la courbe du temps
Il trace il passe
Le vent efface ces traces
Et le compas trace
Frontière de conscience
Trace et passe
Sur la toile éternelle

Du peintre de l'oubli
La courbe du temps
Est la frontière du néant

L'étagère d'une bibliothèque
Sera ma dernière demeure
Serré entre les pages
Que quelques mains viendront caresser
Les mots seront couchés
Sur la page blanche
Linceul du poète
Les mots sous le regard
Revivront comme le souvenir
Ils danseront comme des paroles
Au rythme des pages tournées
Pour une intensité
Une rencontre avec les mots
Une rencontre avec la page
Sur l'étagère d'une bibliothèque
Je serai là
Dans cette éternité
Où l'oubli parfois s'oublie

Je n'ai qu'une page pour te rencontrer
Qu'une page pour te parler
Entre les lignes d'un texte
Au creux des courbes
De nos corps enlacés
Je n'ai qu'une page pour t'aimer

Qu'une page pour te dessiner
Et sentir ta lecture
Entre les lignes
Au fond des yeux
Je n'ai qu'une page pour te quitter
Comme on a su s'émouvoir
Entre les lettres
Blotties entre les mots
D'une blancheur éternelle

Aurore

L'aurore est un évènement, elle est une expérience aussi lumineuse qu'elle émerge des ténèbres, c'est une rencontre avec l'autre et avec soi où les mots se suffisent à eux-mêmes par leur simplicité qu'ils ne diront jamais. Pourtant écoutons-les de leur jaillissement fragmentaire : écrire c'est vivre, lire c'est revivre.

L'aurore trace ce porche, cette courbe céleste, une porte sur le devenir vers lequel on est projeté par le fracas des ténèbres, on y est toujours conduit malgré soi...

L'ombre de mon âme venait de se projeter sur les
couleurs du temps
Aurore à la saveur parsemée
Tu naissais à cette rencontre impossible
Du bout du regard
Mon ombre
Tu traçais les mots
Entre or et or
Un doux filet d'émotion
Fil tendu entre deux
L'espace d'une rencontre
Où le temps rend à mon ombre
Les couleurs de l'âme

L'aurore est une nouvelle page blanche
La trace de nos regards
Le fil de nos voix
Le parfum de nos corps
Enlacés à l'infini
Eternité d'aurore
Tu es notre art
Blanche musique de nos âmes
Ouvre les feuillets
Au jour de notre impossible

Aux portes de l'aurore
Perle de rosée
Aux portes de mon âme
Jaillit la source éclatée
Aux portes de mon regard
Perlent les larmes
Rosées argentées
Coulent les larmes
Aux portes de mon être

Où sont les moulins de nos âmes
Façonnant les lettres
L'or blanc de l'amour
Vois sur la colline
Les vents s'y sont rencontrés
Les souffles de vie s'y sont croisés

Meunier du soir
De l'or blanc de nos âmes
Dors rêve et aime
Dansent les pales du moulin
Avec les vents de demain
Filtre l'essence du blanc
Source de vie

Quelle est cette aurore qui nous a séduits
Quel est ce baiser qui nous a pétris
Mouvement sensuel d'un voile
Forme du devenir
Reflète de lune
Dessinant l'ombre d'une chandelle
Danse des mots
Dans une grammaire interdite
Nous avons séduit l'aurore
Par ce baiser des mots
Elle nous donne en gage
La couleur des instants
Leur profondeur étincelante

Le crépuscule sera notre aurore
Couleur de feu
Brasier de l'amour
Seuls nos regards
Contemplant cet horizon
Dunes des nomades
Caravanes de toujours

Etoiles
Oasis de nos âmes
Regards de l'aurore
Source de l'amour
Brille
Chante
Aime
...

Jongler avec les couleurs du crépuscule
Jongler avec les baisers de nos rêves
Nous marchons sur le fil de la lune
A l'est au-delà des dunes

Caravanes d'émotions nous suivons nos voix
Nomades elles volent
Suivant la trace de nos regards
Courbe nocturne clair de lune

Nos voix se dessinent dans le silence de l'infini
Elles font trembler les étoiles
Qui habitent nos cœurs et nos âmes
Amour parle-nous d'amour

L'aurore secrète des gouttes d'émotion
Elle touche aux entrailles
Femme secrète
Porte close elle appelle
Aurore donne-moi ta clé
Rêve d'un instant
Vague déployée

J'ai fait l'amour avec la lune
J'ai touché les étoiles
Nuit d'aurore
C'est toi que j'aime
J'ai fait l'amour avec la lune
Au creux de ta main
J'ai senti ton sang
Bouillir dans tes entrailles
J'ai fait l'amour avec la lune
Posé ma tête sur ton sein
Ma main sur ton ventre
Serré je t'ai aimée

La chandelle trace la courbe de l'aurore
Légère transparente danse lumineuse
Amour de l'aurore
Parfum de fleur enivrant
Je t'aime
Courbe transparente
Eternel inachèvement
Qui poursuit sa danse

Aurore tu brilles du sang de mon âme
Flux qui nous traverse
Sur l'horizon incertain
Aurore tu brilles dans les larmes
Joie et tristesse suspendues
Posées au creux d'une main
A la porte d'une bouche
Aurore de baiser
Tu es notre danse
Notre renaissance
Aurore d'une chandelle

J'ai rencontré l'aurore
A l'heure de ma renaissance
Nos âmes se sont croisées
Se sont tissées du blanc
De la fleur de lys
L'aurore m'a aimé
Pour me donner la vie
L'aurore a semé
Les essences impossibles
De l'or du soir
Aurore donne-moi la main
Au-delà de l'éternité

Tu es mon aurore
Sourire de rosée
Au cœur d'une prairie
Aurore allongée

D'un soleil levant
Ombre du matin
Hauteur divine
Tu es mon aurore

Fragments de vie
Fragments de pensées
Fragments d'envies
Et d'être aimé

Poussières d'âme
Sur un corps déposées
Sensation femme
Gouttes de rosée

Caresse de corps
Courbes de tes seins
Tu es mon or
De toi je suis plein

Ecouter
Ecouter le pas de la caravane
Elle approche
Elle vient du soleil levant

Ecouter
Ecouter la parole du vent

Les nomades s'avancent
Ces êtres hors du temps

Les nomades nous offrent le silence
De l'espace tranquille voilé par les dunes
Ils apparaissent sur la crête de l'une d'elles
Et cheminent à pas lent, déterminés

Ils traversent le temps voyageurs sans ombre
Poussés par le vent ils s'inclinent en marchant
Parfois l'un d'eux s'arrête par un jour exceptionnel
Et se retourne vers son ombre effacée

Comme une caravane qui glisse à l'horizon
Et trace la forme du visage du monde
Alors de leurs regards traversant le silence
Ils offrent un sourire du fond du désert

Nous danserons avec le vent
Cette nuit jusqu'à demain
Nous danserons avec le vent
A l'Est de notre jardin

Vois cette flamme qui chancelle
Semblable au palais du vent
Un souffle à jamais éternel
Un regard offert en passant

Oui nous danserons avec le vent
Oui nous danserons comme une chandelle
Gitane troubadour nomades
Oui nous danserons avec le vent

Poussières d'étoiles poussières d'or
Remplissant la voûte céleste
Gitane troubadour tu dors
Au palais du vent à l'Est

Alors le troubadour nomade
Passe comme une étoile dans le ciel
Il n'est que cet instant créé
Pour un peu de joie et de bonne humeur
Quelques notes quelques mots

Autant de notes qui s'envolent
Toujours en exil nomade
Avec dans le cœur des pleurs
Et sur le visage un sourire

Autant de mots chantés
Une véritable traversée
D'un espace entre deux mondes
Instant entre deux éternités

Autant de nomades croisés
Des quatre coins du monde
Mais d'un regard ils se sondent
Et reprennent ensemble l'exil

Alors le troubadour nomade
Passe comme une étoile dans le ciel
Il n'est que cet instant créé
Pour un peu de joie et de bonne humeur
Quelques notes quelques mots

Funambule

Le funambule danse avec le feu
Au sommet d'une colline
Il a traversé sa nuit
Sans sommeil
A la lueur de tes yeux
Danse avec le feu
Sur fond d'infini
Sur la crête d'un fil
Enfanté pour devenir
Une nuit sans sommeil
Pour rejoindre l'aurore

Une fenêtre s'ouvre sur la nuit
Le funambule passeur de corde
Danseur de l'impossible
Arrête le temps du temps
Il passe sur un rai de musique
S'attarde à ton regard
Et perçoit le battement de ton cœur
Il frappe à la porte de l'âme
Mais le cœur bat trop fort
Enveloppant le son et la parole

Déjà la fenêtre passe
Et la nuit s'éteint
Le funambule se confond
Aux couleurs de l'aurore
Une silhouette est passée
Peut-être un mirage a brillé
Aurore raconte-moi

Un fil tendu au bord de la nuit
Une danse légère sur un rai de lumière
Le funambule s'élance
Entre l'alpha et l'oméga
Entre les deux aurores
Une danse étoilée
Pleine de jongleries et de magies
De sourires et de larmes
Au bout du regard un mirage
Une forme tourbillonnante
Qui nous mène au vertige
Une danse jusque dans nos corps
Tressaillant d'émotion
De cette illusion sur un fil
Et quand vient l'aurore
Le fil de l'or du soir s'efface
Le danseur funambule

Vient se coucher
Sur les lignes de votre main

Ce matin tu glissais le long d'une feuille
Reflétant le soleil levant
Et les couleurs de ton temps
Le long d'une feuille tu vivais
A la recherche du fil de demain
Larmes du monde
Sourire de l'aurore
Tu dessines le fil tendu
Entre la nuit et la nuit
Pour un rayon de jour
Alors danse funambule
Danse sur cette goutte de rosée
Entre le jour et toujours
Danse sur le fil
Du regard d'un lecteur

D'une main à l'autre
Les balles volaient
Entre deux mondes
Embrassant le ciel
Portées par le regard

Les balles volaient
Et se transformaient
En flammes indomptées
D'une main à l'autre
Le funambule jonglait
Sa parole soutenait le cercle
D'un mouvement infini
Des flammes entre deux
Entre deux mains
L'éternité d'un instant

La pluie effleure l'espace de ma nuit
Au-delà des collines glisse le flot
L'audace du destin gît dans un regard
Et la plaine accueille la fertilité
De la pensée en devenir
La pluie miroite sous la lune
Comme autant de fils tendus
Entre l'infini et demain
L'espace d'une nuit
Jusqu'à l'aube

Postface

Au fond d'une valise.

Des lettres déposées au cœur d'une valise
Une passion allongée dans le berceau du
voyage

Là au pied de la colline
Au bord de nos mains
Au rythme de nos souvenirs
Lettres racontez-moi hier
Contez-moi ce voyage
Qui aujourd'hui sommeille
Dans le lit d'une valise

Au fond d'une valise j'ai déposé
L'entre-deux
Le fil tendu de l'écriture
J'ai bordé les pages qui refusaient
De rester blanches
J'ai caressé ces feuilles

Pour que l'oubli se souvienn
L'histoire d'une valise
La valise d'une histoire
Que l'on tient au bord du cœur
Au fond des âmes
Une valise porte le devenir
Du souvenir
Une valise mémoire d'un voyage

Ce soir je te retrouve
Au fond du jardin
Sous le regard de la lune
Raconte-moi valise
Raconte-moi hier
Suspendu entre-deux
Dansant d'une aube nouvelle
Devenir naissance
Renaissance

Le vent vient de se lever
Et fait miroiter sur l'onde de lumière
La barque océane
Des fragments de nos âmes
Elle vogue sur une lame

Sur un rai de lumière
Au bout de nos regards
Pour transformer notre œuvre
D'un bout à l'autre
De l'éternité
Entre deux vents de lumière
La barque glisse
Pleine de nos âmes
Elle rejoint l'aurore
De l'éternité

J'ai voyagé entre deux aurores
Sur le disque argenté
Des nuits devenues blanches
Par une trainée de poussière
Je me suis éveillé
Traversant mon être
De cette lumière étoilée
Suspendu à l'orée du regard
J'ai voyagé sans mon ombre
Pour qu'entre deux aurores
Un astre puisse nous relier
En cette courbe incertaine
Du silence nocturne

Entre deux aurores
J'ai voyagé

L'instant rend au monde sa beauté
Donne à l'oiseau son chant
Au ruisseau son murmure
Aux arbres leur verdure
Et aux fleurs leur parfum
L'instant rend à l'homme son sourire
Et au cœur l'amour
Il donne aux choses la magie
A l'émerveillement son intensité
L'instant restitue au monde son éternité

Le livre est une barque entre deux mondes,
entre deux lectures, entre l'écrivain et le
lecteur...

Le funambule danse avec le feu
Au sommet d'une colline
Il a traversé sa nuit
Sans sommeil
A la lueur de tes yeux
Danse avec le feu
Sur fond d'infini
Sur la crête d'un fil
Enfanté pour devenir
Une nuit sans sommeil
Pour rejoindre l'aurore

Illustration : Philippe Geldreich